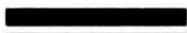


*O*uvres complètes
de Balzac



Tome 3
La Comédie humaine

HONORÉ
DE
BALZAC

Études de mœurs
Scènes de la vie privée

3.

Club de l'Honnête homme

C by Club de l'Honnête homme, Paris, 1956.

Édition nouvelle
établie par la Société
des Études Balzaciennes
accompagnée de
fragments inédits,
de notices
historiques et critiques
et d'images
contemporaines

La Femme
abandonnée

Honorine

Béatrix

Gobseck

La Femme
de trente ans

**LA FEMME
ABANDONNÉE**



La Femme abandonnée parut pour la première fois dans la Revue de Paris de septembre 1832. Balzac comptait l'incorporer ensuite dans une série intitulée Études de femmes, en préparation à cette date, et pour laquelle il avait demandé une préface à Delphine de Girardin¹. Les Études de femmes ne furent pas réalisées, et La Femme abandonnée prit place parmi les Scènes de la vie de province dans l'édition des Études de mœurs au XIX^e siècle, publiées chez Mme veuve Béchet, en 1834 (tome mis en vente en décembre 1833).

La Femme abandonnée eut une deuxième édition, toujours parmi les Scènes de la vie de province, en 1839, chez l'éditeur Charpentier, qui avait acquis le droit de reproduire une partie des œuvres de Balzac.

Enfin, en 1842, lorsque Balzac organisa définitivement son œuvre dans le cadre de La Comédie humaine, La Femme abandonnée fut retranchée de la série des Scènes de la vie de province et classée au tome II des Scènes de la vie privée.

Cette œuvre célèbre — que Sainte-Beuve lui-même, si sévère à l'égard de Balzac, citait avec de grands éloges — a toute une histoire, d'ailleurs peu connue.

Pour commencer, notons d'abord que le sujet de La Femme abandonnée est un de ceux qui, depuis longtemps, faisaient travailler l'imagination de Balzac. Ces mots l'émeuvent par ce qu'ils contiennent de souffrance, de désespoir sans recours. Il aime rêver à cette expression, évoquer les images troublantes, le drame poétique que ces mots, magiques pour lui, évoquent. Sur le manuscrit de Wann-Chlore, un de ses romans de jeunesse, auquel il a commencé à travailler en 1822, on trouve quelque

1. Voir, au tome 2 de la présente édition, notre notice sur Madame Firmiani.

part ces lignes : « Une femme abandonnée a quelque chose d'imposant et de sacré. En la voyant, on frissonne et l'on pleure. Elle réalise cette fiction du monde détruit et sans Dieu, sans soleil, encore habité par une dernière créature qui marche au hasard dans l'ombre et le désespoir... Une femme abandonnée ! C'est l'innocence assise sur les débris de toutes les vertus mortes ¹. » Cette image romantique n'est pas pour Balzac pure littérature. Le drame de la « femme abandonnée » est un de ceux qui ont disparu à mesure que s'affirmait l'indépendance de la femme. Notre époque est celle des « femmes seules » ; elle ne connaît plus la « femme abandonnée ». La « femme seule » a des droits, un métier, une place sociale, elle défend ses droits, elle revendique sa place, et l'énergie qu'elle est obligée d'acquérir n'en fait pas spécialement une créature poétique. Mais la femme « abandonnée », dans les conditions de vie du XIX^e siècle, est une exilée pour qui il n'existe point d'asile, une femme injustement frappée par le sort, précisément parce qu'elle a été femme, parce qu'elle a été aimante, parce qu'elle a été confiante, parce qu'elle a eu toutes ces qualités qui font que les femmes sont nobles et aussi qu'elles sont faibles. Elle expie pour tout ce qu'il y a de grand et de généreux en elle : elle a accepté de croire un homme sur son honneur, sans contrat, sans garantie, sans autre engagement que ce don magnifique qu'elle faisait d'elle-même. Elle est punie d'avoir été chevaleresque et d'avoir cru à la noblesse des autres. Et elle est punie atrocement parce que, pour cette créature qui aime, il n'y aura plus que la solitude ; pour cette femme brillante, il n'y aura plus que la réprobation ; pour cette femme riche, il n'y aura plus que la misère. Elle est condamnée à une vie immobile, recluse. Il n'y a même pas de couvent pour elle : son couvent sera quelque troisième étage vertueux avec des visites de parents sentencieux et âgés, ou, si elle a une dot, quelque retraite de province au fond de laquelle elle se fera oublier.

Cette image n'est point passagère dans l'œuvre de Balzac. Ce châtimeut injuste, cette dernière vision d'une femme derrière laquelle on aperçoit tant de passé, il y est revenu plus qu'on ne pense : dans sa jeunesse, c'est Wann-Chlore, que nous citons tout à l'heure ; au début de son œuvre, *La Femme abandonnée*, puis *La Grenadière*, et, plus tard, la même situation revient dans d'autres œuvres, diversement traitée, diversement amendée, mais toujours poétique, toujours mêlée par Balzac au même éclairage mélancolique, au même clair-obscur du bonheur et du silence, dans *Honorine*, dans *La Muse du département*, dans *Béatrix*.

1. Collection Lovenjoul, Ms. A 244, fol. 96, recto, note.

Notice

C'est un épisode de la vie de Balzac qui sert de point de départ à cette rêverie. Dans son étude sur Balzac¹ parue peu de temps après la mort du romancier, Gustave Desnoiresterres affirmait, sans citer de noms, que *La Femme abandonnée* avait été inspirée par la destinée d'une femme que Balzac avait connue aux environs de Bayeux et auprès de laquelle il avait essayé, sans succès, de jouer le rôle qu'il prête à M. de Nueil. Cette indication est parfaitement d'accord avec les documents qui subsistent. Nous savons par la correspondance de Balzac avec sa famille que Balzac vint à Bayeux chez les Surville pendant l'été de 1822², et, d'autre part, la note laissée sur le manuscrit de Wann-Chlore est postérieure de peu de temps à ce voyage. Voici comment Desnoiresterres complétait cette information dans une lettre adressée, en 1887, au vicomte de Lovenjoul et qui, à notre connaissance, n'a pas encore été publiée : « Dans la ville où je suis né, la petite ville de Bayeux, se trouvait un ingénieur des ponts et chaussées, vers 1825, homme intelligent, qui signala son passage par la découverte de bains romains, M. de Surville, dont la femme était la propre sœur de Balzac. Ce dernier, fort jeune alors, venait chaque année (nous ne connaissons qu'un seul de ces séjours, celui de 1822) passer quelques jours chez son beau-frère et tuait le temps à sa façon, en vivant des aventures romanesques avant d'en combiner et de les mettre sur le papier. Au courant de la chronique galante, il avait appris qu'une belle dame du pays, déjà sur le retour, s'était retirée au fond d'une campagne, pleurant l'infidèle qui avait cessé d'aimer et s'était envolé. J'ai raconté le petit roman auquel elle donna lieu et dont Honoré se tira assez mal³. Il s'était figuré prendre d'assaut une place délaissée et était parti en guerre sans trop savoir comment il s'en tirerait, et cette campagne, mal entamée, finit par la plus piteuse retraite. Il a raconté, dans sa *Femme abandonnée*, son entrevue avec la comtesse qui, comme dans le roman, mettait le téméraire à la porte. Malheureusement, Balzac, moins inventif et moins entreprenant que son héros, s'en tint là et fit bien. Je n'ai pas cru devoir nommer autrement que par ses initiales l'amante désespérée. Elle s'appelait la comtesse d'Hautefeuille et faisait des vers, ainsi que son frère, Alfred de Vierville. Il existe d'elle un volume, moitié prose et moitié vers, autant que je m'en souviens, fort rare, pour ne pas dire introuvable, mais qui doit être inmanquablement à la Bibliothèque nationale. Je disais dans ma notice que l'amant était un homme d'esprit, un jeune magistrat qui fut un des coopé-

1. G. Desnoiresterres, M. de Balzac, Paris, Paul Parmain, 1851, in-12, 125 pages.

2. Sur ce séjour à Bayeux, cf. notre

notice sur Une double famille, au tome 2 de la présente édition.

3. Cf. appendice I, reproduction de ce récit.

rateurs du ministère Polignac. Vous avez sans doute deviné que c'était M. de Guernon-Ranville, président du tribunal civil de Bayeux lors de ses relations avec la comtesse, dont la campagne était située dans la petite commune d'Agi, à peu de distance de la ville¹. »

Ce témoignage nous donne le point de départ de la nouvelle : Balzac fit son récit avec une suite imaginaire de sa visite. Mais il est probable aussi que l'image de cette vie recluse, de cette prisonnière volontaire, inaccessible dans son château de Courceulles (le nom est à peine changé dans la nouvelle), est précisément l'image qui frappa son imagination, qui lui montra une sorte de grandeur dans cette royauté féminine volontairement abdiquée.

Il reste un point obscur dans cette affaire. On sait que, dans la nouvelle de Balzac, après une liaison de dix ans, M. de Nueil finit par céder aux instances de sa mère, consent à se marier : quelques semaines plus tard, il est désespéré d'avoir rompu avec Mme de Beuséant, il essaie de renouer, elle s'y refuse, il se tue. Balzac place alors une incidente énigmatique, qui ne s'accorde pas du tout avec nos renseignements : « la célébrité du dénouement, malheureusement vrai », dit-il, et il enchaîne sur son récit. Ici encore, on trouve, dans les papiers du vicomte de Lovenjoul, un autre document, mais beaucoup moins précis que le premier. C'est une lettre écrite en 1889 au vicomte de Lovenjoul par l'écrivain Jules Gourdault, qui était né à Évreux en 1838 : « J'ai eu l'occasion, ces deux derniers mois, écrit ce correspondant de Lovenjoul, de dépouiller une très volumineuse correspondance. Cela va de 1795 à 1830. Les personnes qui ont écrit ces lettres vivaient dans le monde politique, chez Bonaparte, à la cour de l'impératrice Joséphine, ensuite chez Louis XVIII, ses ministres, etc. C'est la justification complète de Balzac : les mêmes conversations, les mêmes sentiments, tout le monde veut devenir pair de France ou ministre, il n'a rien exagéré. Dans ce pays (le Calvados, note Lovenjoul), on prétend que l'histoire de Mme de Beuséant, La Femme abandonnée, est véritable et s'est passée à Bayeux. Le monsieur s'appelait le marquis de Mathan, la dame Mme d'Hautefeuille, le château Courceulles². »

1. Collection Lovenjoul, A 320, lettre annexée au manuscrit.

2. Collection Lovenjoul, dossier A 364, fol. 222. Mme d'Hautefeuille a évoqué elle-même cette anecdote dans un récit intitulé Solitude qui fait partie d'un recueil de nouvelles qu'elle publia en 1834 sous le titre

Souffrances. Le récit de Mme d'Hautefeuille est banalisé et ennoblé et ne mentionne pas de visite, mais une tentative de correspondance. Il ne nous apprend pas grand-chose mais confirme le récit de Desnoiresterres. (Cf. M.-M. Fargeaud, L'Année balzacienne, 1962, pp. 56 et suiv.)

Notice

On voit que Gourdault est d'accord avec Desnoiresterres pour désigner l'héroïne et le lieu, mais il ne mentionne pas l'aventure de Balzac, et il fait intervenir le marquis de Mathan sans qu'on puisse savoir s'il lui donne le rôle attribué dans le récit à Ajuda-Pinto ou celui de Gaston de Nueil. Les biographies locales ne mentionnent aucun drame dans la vie du marquis de Mathan, qui fit une carrière militaire sous l'Empire et la Restauration, fut pair de France en 1815, commanda la subdivision militaire du Calvados et prit sa retraite à cinquante ans, en 1821. Les biographes de Mme d'Hautefeuille ne font aucune allusion naturellement à sa vie privée. En tout cas, si quelqu'un s'est tué pour elle comme dans la nouvelle de Balzac, ce ne fut ni le marquis de Mathan, ni M. de Guernon-Ranville. La phrase de Balzac fait-elle allusion à une autre aventure et à une autre héroïne qui lui aurait fourni ce dénouement? Nous n'en savons rien. N'est-elle qu'une habile insertion publicitaire? Cela ne paraît pas probable, et nous aurons l'occasion de voir, au contraire, que ces attestations que le romancier se donne correspondent souvent à la réalité.

Nous le savons, aujourd'hui, le mot de l'énigme. Le secret qu'on avait tant cherché n'était pas caché bien loin. En lisant avec soin les très ennuyeux Mémoires de la duchesse d'Abrantès que les balzaciens devraient avoir le courage de feuilleter plus souvent, Mme Anne-Marie Meininger a découvert que ce « dénouement vrai » se trouve mentionné comme une anecdote connue des contemporains : c'est le suicide du comte Charles de Pons ou de Pont, qui avait été ministre plénipotentiaire à Cologne, et qui se tira dans la tête une cartouche de son fusil de chasse peu après un mariage auquel sa famille l'avait contraint et dans des circonstances que Balzac a reproduites presque photographiquement dans son récit¹. Mais ce dénouement dramatique n'avait aucun rapport avec cette comtesse d'Hautefeuille dont on avait fouillé si exactement la vie ni avec la région de Bayeux. L'événement était arrivé près de Versailles en 1796, dans une société que Balzac connaissait mieux encore que la société de Bayeux, et l'héroïne en était la comtesse de C... que Mme d'Abrantès ne désigne pas autrement et que Mme Meininger n'a pas identifiée. Elle était contrefaite, portait une perruque et n'avait plus de dents, particularités que Balzac a laissées de côté et qui peuvent intéresser le lecteur philosophe.

Cela n'est d'ailleurs que la première partie de l'histoire de

1. Cf L'Année balzacienne, 1963, A.- | donnée, l'Auberge rouge et la
M. Meininger, La Femme aban- | duchesse d'Abrantès, pp. 76 et suiv.

La Femme abandonnée. Cette rencontre normande avait eu le mérite de mettre en mouvement l'imagination de Balzac. Mais dix ans s'étaient passés depuis ce temps, et une image beaucoup plus proche, beaucoup plus émouvante, allait se substituer dans l'esprit de Balzac à celle de la lointaine héroïne. Là, les personnages sont au contraire fort connus, et personne n'ignore plus l'aventure de Balzac depuis que M. Marcel Bouteron a publié dans ses Cahiers balzaciens la correspondance de Balzac et de la marquise de Castries, en la faisant précéder d'une Introduction qui ne laisse aucun point dans l'ombre.

Balzac est à Saché, en Touraine, chez son ami M. de Margonne, au mois d'août 1832, lorsqu'il écrit La Femme abandonnée. Depuis le mois de février, il est en grande tenue de coquetterie mondaine et littéraire avec la marquise de Castries, qui a commencé par lui écrire des lettres sans les signer, puis qui a signé, puis qui l'a reçu et qui, finalement, en cet été de 1832, l'invite à voyager avec elle. Elle a trente-cinq ans, le front haut et pur, très blanc; sur ce front une touffe de cheveux d'un blond vif, presque rouge. Sa mère est une Fitz-James, son père un duc de Maillé qui retrouve sa lignée jusqu'au XI^e siècle. Comme Mme de Beauséant, elle peut signer d'un nom presque royal. Comme elle aussi, elle a eu la plus douce, la plus parfaite des aventures. Cinq ans après son mariage, à vingt-six ans, elle a rencontré un autre Gaston de Nueil, qui lui aussi avait vingt ans, une chevelure blonde, une tête charmante et romantique : c'était le prince Victor de Metternich, fils aîné du chancelier. Elle oublia tout, elle partit avec lui. Avec lui, elle vint en Suisse, en Italie, puis à Saint-Germain, et de nouveau à Genève. Sa belle histoire d'amour dura sept ans : son prince de Metternich mourut à la fin de 1829, et l'on expliqua qu'il était poitrinaire. Depuis ce temps, elle est seule, elle voyage, elle va chez son père, chez son oncle, elle va aux bains de mer à Dieppe, elle passe l'hiver dans son hôtel du faubourg Saint-Germain. Elle promène avec décence sa vie brisée à travers des capitales tristes et des paysages distingués. Chateaubriand la vit à Rome : « Cette jeune femme est bien changée, ses yeux se sont remplis de larmes quand je lui ai rappelé son enfance... Quel isolement! Et pour qui! » Elle n'a plus rien que son nom, une belle fortune, le souvenir d'avoir été une des reines de Paris : mais son élégant tourisme ne trompe personne, c'est une destinée sans espoir, ce n'est plus qu'une illustre épave. Comment cette destinée, colorée par l'imagination d'un homme pour qui les duchesses n'ont pas d'âge, n'aurait-elle pas été une destinée émouvante, comment ne lui aurait-elle pas rappelé l'exilée qu'il avait vue autrefois dans le château de Courceulles, pleurant comme elle les bonheurs perdus?